

JEAN CLAIR

**Court traité
des sensations**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LES CHEMINS DÉTOURNÉS, 1962.
CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉTAT DES BEAUX-ARTS. Critique de la modernité, 1983. Nouvelle édition en 1989 (• NRF Essais •).
LE NU ET LA NORME. Klimt et Picasso en 1907, 1987 (• L'Art et L'Écrivain •).
MÉDUSE. Contribution à une anthropologie des arts du visuel, 1989.
LE NEZ DE GIACOMETTI. Faces de carême, figures de carnaval, 1992 (• Art et Artistes •).
ÉLOGE DU VISIBLE. Fondements imaginaires de la science, 1996.
MALINCONIA. Motifs saturniens dans l'art de l'entre-deux guerres, 1996 (• Art et Artistes •).
LA RESPONSABILITÉ DE L'ARTISTE. Les avant-gardes entre terreur et raison, 1997.
SUR MARCEL DUCHAMP ET LA FIN DE L'ART, 2000 (• Art et Artistes •).
LA BARBARIE ORDINAIRE. Music à Dachau, 2001.

Chez d'autres éditeurs

- MARCEL DUCHAMP OU LE GRAND FICTIF, *Galilée*, 1975.
DELVAUX (en collaboration avec Michel Butor), *Société d'éditions internationales*, Bruxelles, 1975.
BONNARD, *Screpel*, 1975.
DUCHAMP ET LA PHOTOGRAPHIE, *Le Chêne*, 1978.
HENRI CARTIER-BRESSON, *Delpire*, 1982.
CHRISTIAN BÉRARD (en collaboration), *Herschel*, 1987.
MUSIC : L'ŒUVRE GRAPHIQUE, *Centre Georges-Pompidou*, 1988.
PARADOXE SUR LE CONSERVATEUR, *L'Échoppe*, 1988.
BRÈVE DÉFENSE DE L'ART FRANÇAIS : 1945-1968, *L'Échoppe*, 1989.
LE VOYAGEUR ÉGOÏSTE, *Plon*, 1989 et *Payot & Rivages*, 1999.
DE L'INVENTION SIMULTANÉE DE LA PÉNICILLINE ET DE L'ACTION PAINTING ET DE SON SENS, *L'Échoppe*, 1990.

Suite des œuvres du même auteur en fin de volume.

COURT TRAITÉ DES SENSATIONS

JEAN CLAIR

COURT TRAITÉ
DES SENSATIONS

nrf

GALLIMARD

Certains passages du dernier chapitre de ce livre, *L'Écume d'Aphrodite*, remaniés et élargis, trouvent leur origine dans deux essais publiés dans le n° 40 de la *Nouvelle Revue de psychanalyse* (automne 1989), consacré à « L'Intime et l'étranger », sous deux signatures différentes.

Qu'il me soit permis de remercier très affectueusement J.-B. Pontalis non seulement d'en avoir autorisé le emploi, mais surtout de m'avoir, toutes ces années, poussé à leur donner une suite.

© *Éditions Gallimard, 2002.*

À Laura

*L'homme n'est peut-être que le
monstre de la femme ou la femme
le monstre de l'homme.*

DIDEROT

I

Éros

Le sculpteur Canova avait cru dans son œuvre égaler la splendeur des marbres antiques. Mais le premier jour qu'il en vit des exemples — les œuvres de Phidias commençaient de réapparaître — il gémit de douleur. Se mesurant au modèle, il vit qu'il avait courtisé un fantôme.

Les statues de Canova, à Possagno et au musée Correr, ont la blancheur des marbres qu'on a déterrés. Remontées du Hadès, elles ont subi le sort des animaux cavernicoles et lucifuges qui ne tardent pas à mourir sous le rayonnement du soleil.

Chez les Anciens, la vie courait encore. Il faut imaginer ces effigies de pierre revêtues d'ocres, d'or et de rouge, parées de ces tons de rubis et de chrysolite, où luisaient le sang et les sueurs.

Les artisans, aujourd'hui encore, sont parfois demeurés proches de ces mystères. Les marbriers, à Carrare, avant de choisir parmi les couches de calcite celle qui conviendra le mieux, reniflent ses fragments, comme on sent une peau chauffée au soleil. Ils passent sur eux la langue, ils les lèchent ou les frottent, du gras de la paume, pour exhaler leur odeur. La pierre est une chair dont ils

connaissent par cœur les propriétés, les affections, les qualités. Ils la caressent et la respirent, devinant, sous l'épiderme du calcin, la splendeur des liquides qui coulent dans ses veines.

C'est d'ailleurs dans les caves de Carrare, plus hautes et plus profondes que des cathédrales, que, selon une coutume à nos yeux fort étrange, on fait mûrir le lard le plus doux et le plus parfumé qu'on puisse trouver au monde. Découpé en blocs réguliers, ce lard, dit de Colonnata, est conservé dans de petites boîtes de marbre statuaire dont le blanc est aussi pur et éblouissant que la graisse qu'il contient. Le mot de *morbidezza* convient à merveille à rendre les qualités de ce derme moelleux et candide, qui fond sur la langue et qui, une fois chauffé, coule lentement comme du miel en exhalant un délicieux parfum.

Seuls les Italiens, en introduisant la chair corruptible au cœur du froid tombeau, ont eu le génie d'éclairer le mot de *morbis*, qui évoque chez nous la maladie et la mort, par cet éclat de chair blanche qui exprime au contraire, souple et chaude, les propriétés de la vie. Ils auront, selon le mot plaisant de Diderot, rendu le marbre

1 *comestible*.

Aveuglé par les Lumières, Canova n'avait rien vu de cette physiologie occulte de la pierre. Ce qu'il montre, c'est la fascination d'un corps exsangue. Enveloppe admirable, elle dissimule un corps sans vie. Rien n'a jamais coulé dans ces veines sans couleurs. Nés de la nostalgie du monde antique, ses marbres sont décidément des revenants, comme à la même époque, aux yeux de Don Juan, la statue du Commandeur. Sépulcres blan-

chis, ce sont les monuments d'un art funéraire dont le plus inquiétant reste celui qu'il dessina pour son propre tombeau, la pyramide avec la porte entrebâillée sur la nuit, qu'on peut admirer aux *Frari* de Venise.

Canova au fond, contemporain de Condillac et du culte de l'Être suprême, admirable sculpteur, mais peintre médiocre et piètre dessinateur, ignorait beaucoup de la vie. *Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme.* Sa sculpture est une sculpture pour les aveugles et faite par un aveugle qui n'aurait connu le monde que par le sens grossier du toucher. Il n'aura guère été que le sculpteur de l'Homme de marbre des dictatures. Et sa postérité, à travers Winckelmann, sera, son génie en moins, les marbres d'Arno Breker et du *Foro Italico*.

2

Il tenait à vous convaincre qu'il pouvait arriver à l'énergie de la forme ; mais alors même son ciseau se refusait à fouiller profondément l'anatomie ; la nymphe se retrouvait malgré lui dans les chairs.

3

★

Combien plus fascinantes que ces cristaux de calcaire avaient été les effigies de cire que modelaient Calenzuoli, Fontana et Angelo Pio, qu'on découvre à Bologne, au Théâtre d'anatomie, à la *Specola* de Florence, et encore au *Josephinum* de Vienne. Les couleurs dont elles se parent déploient le festin infini des tons, le rouge des artères, le violet des veines, l'ambre des organes nobles, l'incarnat du foie, l'ocre brun de la rate, le jaune délicat des graisses, le blanc neigeux des bronches.

La cire est née du miel des dieux comme nous sommes

nés du contact de leurs mains. Elle est de la matière dont notre corps est fait. Le céroplasticien qui la colore et qui la moule pour en faire des corps, des organes, des muscles, des nerfs, et jusqu'à l'enveloppe qui les recouvre, en sait l'origine et craint sa vulnérabilité. De quel disparu, comme autrefois l'Amour, éveille-t-elle en nous la nostalgie ?

C'est la cire aussi qui préserve de la corruption. Les vieux Égyptiens l'utilisaient pour embaumer les cadavres et retarder leur putréfaction. Au premier siècle avant notre ère, les portraits dits du Fayoum étaient faits d'un panneau peint à la cire encadré dans le cartonage au-dessus de la tête momifiée. La cire, mélangée à des pigments, était appliquée à chaud avec un cautère, puis étendue avec une spatule ou bien un pinceau. La matière étonne par sa délicatesse et son fondu, où dominent les bruns, les bleus et les roses.

C'est à des miels que Pline, dans son *Histoire naturelle*, a comparé les ocres dont se servent les peintres. C'est sans doute qu'elles en partagent la merveilleuse palette, qui va du jaune pâle au rouge brun, comme si les différentes *ochra*, dans l'ordre du monde terrestre, déployaient les mêmes tons qui, dans l'ordre du monde aérien, donnent à la nourriture des abeilles ses diverses couleurs.

Il y a aussi que l'hématite, cette ocre rouge, dont on a longtemps saupoudré le visage et les parties génitales des cadavres pour leur assurer la survie dans l'au-delà, est la couleur de la vie. Adam a sans doute été façonné à partir de ce limon-là.

JEAN CLAIR

Court traité des sensations

« Au fond, on ne peut rien dire de la sensation, sinon qu'elle nous comble. Mais quel vide en nous remplit-elle ? Que peut-on dire du parfum d'une fleur, sinon qu'il nous enchante ? Il n'a pas été créé pour nous et nous en prenons pourtant notre part, d'autant plus fortement peut-être que, contrairement à l'insecte, nous trouvons en lui un univers libéré de la nécessité. De quelle harmonie le corps est-il le temple qui, si nous étions un peu plus sûrs de nous et plus attentifs aux sensations qui nous traversent, pourrait nous faire pressentir la nature de ce que sont les dieux ? »

Ce livre, écrit dans la tradition de l'érudition libertine, recherche les traces d'un certain savoir fondé sur les sens. En une suite de digressions apparemment capricieuses, créant tout un réseau d'échos entre chaque thème, il chemine, de la statue de marbre de Condillac aux cires de la Specola de Florence, du clavecin de Diderot à un sex-shop de la rue Saint-Denis, d'une gravure de Rembrandt à une peinture de Vermeer. C'est bien de rencontres qu'il s'agit, dessinées comme « en passant » d'un trait lumineux. C'est aussi un roman d'apprentissage, où l'auteur retrouve une identité et un nom.



9 782070 766796



02-X A 76679 ISBN 2-07-076679-9

15,90 €

Extrait de la publication